

Une lecture du « rapport privilégié de l'inconscient au sinthome » dans le Séminaire XXIII de Lacan

Le réel inventé par Lacan

Lacan a inventé le réel dont la figuration se limite à dire qu'à l'imaginaire et au symbolique, choses étrangères l'une à l'autre, le réel apporte l'élément qui peut les faire tenir ensemble. Le réel de Lacan est son sinthome. Le réel serait, en effet, l'invention qui s'est imposée à Lacan dans la mesure où Freud a articulé l'inconscient. Ce serait donc une réaction au second degré, une réponse de Lacan qui, à être symptomatique, réduirait toute invention au sinthome.

Lacan s'appuie, au départ, sur l'élucubration freudienne de l'inconscient afin de découvrir la conception qui puisse suppléer à l'énergétique psychique, que Freud n'a jamais fondée pour la bonne raison que l'idée d'une constante, qui lierait le stimulus à la réponse, est, nous dit Lacan, tout à fait insoutenable. Ce qui constitue l'énergétique, c'est cette exigence préétablie qui veut qu'il faille « trouver un truc pour obtenir la constante. » Le truc convenable, celui qui réussit, est supposé conforme à ce qu'on appelle la réalité. A une question qui lui est posée, Lacan répond qu'il ne pense pas que le phallus puisse être un support suffisant à ce que Freud considérerait comme énergétique. Partant de l'inconscient comme savoir parlé, à savoir : S2, c'est-à-dire composé de deux termes, Lacan définit le signifiant S1 comme représentant vraiment un sujet comme tel. Vraiment veut dire « conformément à la réalité », la réalité étant elle-même définie comme ce qui fonctionne vraiment. Et Lacan ajoute : « C'est une supposition tout à fait précaire que mon réel [...] conditionne la réalité [...]. » « [...] l'instance du savoir que Freud renouvelle, [...] sous la forme de l'inconscient, ne suppose pas du tout obligatoirement le réel dont je me sers. »

Le sinthome

Lacan définit le sinthome à partir de la tresse subjective, RSI. Partant du nœud à trois paranoïaque, où I, S et R sont une seule et même consistance, Lacan évoque la possibilité d'y adjoindre un quatrième terme au titre de symptôme, qui se situerait comme personnalité. Rien n'indique que celle-ci serait paranoïaque, nous dit Lacan. « [...] la possible floculation terminale de quatre termes dans cette tresse qui est la tresse subjective nous laisse la possibilité de supposer que, sur la totalité de la texture, il y ait certains points élus qui se trouvent le terme du nœud de quatre. » Et il nous dit que c'est en cela que consiste le sinthome. Il ajoute qu'« il s'agit du sinthome non pas en tant qu'il est personnalité, mais en tant qu'au regard des trois autres, il se spécifie d'être sinthome et névrotique. » C'est en cela qu'un aperçu nous est donné sur ce qu'il en est de l'inconscient. C'est en tant que le sinthome le

spécifie qu'il y a un terme qui s'y rattache plus spécialement. Le terme qui a un rapport privilégié à ce qu'il en est du sinthome, c'est l'inconscient. Ce rapport privilégié du sinthome à l'inconscient, ainsi que le lien de l'imaginaire au réel, détermine le surgissement du sinthome lui-même.

Le sinthome et la réalité de l'inconscient

Dans ce Séminaire, nous voyons Lacan réduire le sinthome à quelque chose qui répond non plus à l'élucubration freudienne de l'inconscient, mais à la réalité de l'inconscient, considérant alors le sinthome comme l'équivalent du réel. L'inconscient participe alors pour Lacan d'une équivoque entre réel et imaginaire. C'est au sinthome que nous avons affaire désormais dans le rapport sexuel lui-même, qui était tenu par Freud pour naturel, ce qui pour Lacan ne veut rien dire.

Là où Freud avait pour visée de dire sur l'homme la vérité, la vérité a pour Lacan structure de fiction. Elle n'est qu'un semblant entre nous et le réel. Elle peut devenir un produit du savoir-faire, mais elle n'est alors que mi-dire, un S1 sans S2 : Dieu, c'est-à-dire « La femme » mythique, n'existe pas. La beauté de l'écriture se rattache au réel et non à une Autre scène, dite « obscène », comme ob-jet, dans le Séminaire suivant : *L'Insu que sait de l'Une bévue s'aile à mourre*. Dans les premières pages du Séminaire XXIII, Lacan nous exhorte, comme Joyce et comme lui-même, à « choisir la voie par où prendre la vérité », « être hérétique de la bonne façon », c'est-à-dire la voie « qui, d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif. »

Pour Lacan, la vérité, dire le vrai sur le vrai, c'est suivre à la trace le réel qui ne consiste, qui n'existe que dans le nœud. Il nous rappelle qu'il a été conduit au principe du nœud par le rapport sexuel, c'est-à-dire par l'hystérie, en tant que « dernière réalité perceptible », sur ce qu'il en est du rapport sexuel. Comme l'analyste, Joyce est le symptôme : « c'est le symptôme de la carence propre au rapport sexuel » et qui, chez Joyce prend la forme « qui le noue à sa femme [...], Nora », alors qu'il écrit *Exiles*, mal traduit par *Les Exilés* alors qu'il s'agit bien du non rapport, d'*Exils*. Joyce sentait que la parole est un parasite, un cancer. C'est son art qui a suppléé à sa tenue phallique. Car Joyce était « chargé de père » malgré son reniement, et contraint de le soutenir, lui et sa famille, son pays même, par son écriture. (Voir « l'esprit incréé de sa race » en relation avec ce que dit Lacan de l'artifice : « un faire qui nous échappe et qui déborde de beaucoup la jouissance que nous pouvons en avoir et qui s'appelle l'esprit »).

Dans sa « Notice de fil en aiguille », J.A. Miller souligne que Joyce choisit le « sinthome rule » (issu de l'Home Rule) et que Lacan écrit aussi le « sinthome roule », qui est le sinthome, hérétique, c'est-à-dire nu, réel, lawless, sans loi. Il délaisse le « sinthome madaquin » (de saint Thomas d'Aquin dont les écrits ont longtemps inspiré Joyce), qui est l'inverse, le sinthome, orthodoxe, élevé au semblant,

normal, lawfull, conforme à la loi et au Nom-du-Père, et qui permet d'éviter tout suspens et toute surprise. A quoi, J.A. Miller ajoute comme dans un soupir : « quel ennui ! »

Le sinthome comme événement de corps

Lacan est passé du symptôme freudien comme vérité au sinthome comme événement de corps. Car, si le sinthome est considéré comme l'équivalent du réel, Lacan considère que c'est alors le corps, comme imaginaire (I), qui tient séparés, chez Freud, les deux de l'ensemble constitué par le symptôme et le symbolique, transformant le faux trou en vrai trou. L'« idée de soi comme corps » a un poids et qui manquait à Joyce. On notera l'évolution dans le Séminaire du schéma représentant l'adjonction de la droite destinée à cette transformation du faux trou en vrai trou, c'est-à-dire à tenir séparés symptôme et symbolique. Nous avons le premier schéma, page 25, représentant la droite infinie séparant symptôme et symbolique. Le deuxième, page 118, où la droite infinie représente le phallus vérifiant que le faux trou du sinthome et du symbolique est réel. (Lacan interroge alors : « Encore faut-il, [...] qu'il n'y ait que lui pour le vérifier, ce réel. » Et enfin, le troisième schéma, page 139, représentant le nœud du sinthome et de l'inconscient, maintenu par le corps, à entendre comme imaginaire (I).

Trouver un sens implique alors de savoir quel est le nœud et de le rabouter grâce à un artifice. Lacan définit le sens comme la copulation du langage, dont se supporte l'inconscient, avec notre propre corps (I). Le langage n'est pas en lui-même un message. Il ne se sustente que de la fonction de faire trou dans le réel. Parce qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre pour opérer le jugement dernier, la charge nous est rendue d'aborder cette réalité de l'ex-sistence du sexe, première approximation du mot de réel, par l'artifice sinon par l'art. Pour Lacan, alors, on n'est responsable que de son savoir-faire.

L'écriture du nœud et le trait unaire : l'objet (a), la droite infinie (DI)

La seule introduction des nœuds borroméens donne l'idée qu'ils supportent un os, l'os-bjet, l'objet (a). L'écriture du nœud ne vient pas du signifiant, elle vient d'ailleurs. Lacan l'a promue en parlant du trait unaire, « ein einziger Zug » freudien, marque de l'Urverdrängt, du signifiant à jamais manquant. Du fait du nœud borroméen, Lacan a donné un autre support à ce trait unaire : il l'écrit : DI, droite infinie. « La droite infinie est la meilleure illustration du trou, meilleure que le cercle. C'est le support le plus simple du trou. » Ce trou est celui du symbolique, trou de l'énonciation, point de silence aussi bien, qui correspond à l'Urverdrängung, au refoulement originaire d'un signifiant originel. Dans le Séminaire IX, *L'Identification*, nous voyons que c'est de l'objet que surgit le trait unaire, et c'est donc quelque chose de l'objet que le trait retient : c'est justement son **unicité**. L'objet (a), nous dit Lacan, est le seul objet qui n'entraîne pas la relation, donc le couple. Il est l'objet qui traduit le caractère constant de la pulsion freudienne. Lorsque Lacan passe du nœud borroméen à trois au nœud à quatre, les trois ronds personnels, R, S et I, sont libres. Le nœud n'est plus tenu que par le quatrième, le symptôme, devenu sinthome dans ce Séminaire. Il n'y a aucune réduction radicale du quatrième terme,

ni dans l'art, ni dans l'analyse. Cela du fait de l'Urverdrängung, du refoulement originaire d'où procède le trait unaire, qui n'est jamais annulé. Car il est de la nature même du symbolique de comporter le trou.

En guise de conclusion : une nouvelle sagesse, la sagesse joycienne

Dans sa « Notice de fil en aiguille », J.A. Miller fait remarquer que ce caractère « sans espoir » de la méthode des nœuds, aussi bien que le « sans espoir » du rapport entre les sexes, n'est pas pour autant désespoir, mais ouvre plutôt à une nouvelle sagesse. Comme déjà dans *L'Étourdit*, c'est en effet à l'au-delà de l'Œdipe, à l'au-delà du Nom-du-Père et de la femme comme version du père, que Lacan fait appel pour « restituer à la sexualité féminine sa structure propre qui avait été indûment rabattue par Freud sur les coordonnées mâles. » Car le sinthome est une femme, donné au parlêtre comme « aide contre », comme la femme est donnée à l'homme dans la Bible comme « aide contre lui ». Ce qu'illustre fort bien le petit apologue rapporté par J.A. Miller, où Sylvia Lacan se positionne en tiers, voire en quart, entre Philippe Sollers et Lacan. Sa qualité « d'extrême présence à l'unicité* », attribut de l'objet (*a*), en dévoilant le « men-sionge », la « dit-mension » de la situation, fait rétablir la non équivalence sexuelle qui signe le sinthome et le rapport. Car, si le non rapport relève de l'équivalence, c'est dans la mesure où il n'y a pas équivalence que se situe le rapport.

« La sagesse joycienne consiste à se servir de son sinthome, de la singularité de son prétendu « handicap psychique » pour le meilleur et pour le pire, sans en aplatir le relief sous un 'common sense' ». Quelle leçon ! En cela, Lacan témoigne de sa profonde aversion pour l'idéalisme.

A propos d'unicité, je ne relis jamais sans délice la savoureuse anecdote des « chaussures du Pr D », page 343 du Séminaire VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, mentionnée par J.A. Miller au début de sa notice.

Lyon, le 8 juin 2011